

jouher dans le sillou, que trace le labourcur, tandis que deux autres personnes le suivent et plantent la pomme de terre sur ces chiffons."

"Voilà, dit M. Joigneaux, l'instruction la plus ancienne qui soit à notre connaissance. La solidité du fond rachète les imperfections de la forme."

M. de Dombasle se servait de chiffons de laine pour fumer ses houblons et aussi pour fumer ses céréales; mais, dans ce dernier cas, il ne les employait pas seuls; il les mêlait aux fumiers deux ou trois mois à l'avance. Avec quatre ou cinq voitures de fumier et 24 à 30,000 livres de chiffons, il formait un compost suffisant pour la fumure de trois arpents.

Selon M. Joigneaux, les chiffons de laine sont applicables à tous les terrains légers des contrées brumeuses, pluvieuses ou rapprochées de la mer, tandis que sous les climats doux et secs, ils conviennent particulièrement aux argiles. Il va sans dire qu'accidentellement, par une année humide, ils produiraient des effets plus remarquables sur les terres légères que sur les terres fortes; mais l'exception n'est pas la règle.

Les chiffons ne conviennent pas à toutes les plantes au même degré. C'est l'engrais par excellence des houblons, des pommes de terre, des navets, des choux, de toutes les crucifères en un mot.

Les chiffons se décomposent lentement et agissent en conséquence pendant quatre, cinq et six ans. Ce doit être un avantage pour la culture des végétaux qui vivent plusieurs années et dont les racines ne descendent pas à une grande profondeur, pour la culture des jeunes arbres en pépinière, par exemple, des arbres verts surtout; mais c'est un inconvénient pour les végétaux à croissance rapide et de courte durée. Dans ce dernier cas, il ne faut point répandre les chiffons secs sur le sol, juste au moment des semailles; il faut les enterrer au commencement du mois d'août pour les semailles d'automne, et au mois d'octobre pour les semailles du printemps. Dans l'intervalle, les chiffons s'humectent, fermentent, commencent à pourrir, et quand vient l'heure de semer, les graines profitent de suite de l'engrais. Dans le cas où l'on voudrait se dispenser d'enterrer les chiffons à l'avance, il suffirait de les jeter dans un trou, lit par lit, de saupoudrer chaque lit avec quelques poignées de cendre de bois, de tourbe ou de bouille, et de répandre sur le tout de l'eau chaude ou tiède. Au bout de cinq ou six semaines, l'engrais sera bon à employer et agira de suite.

En Belgique, on se sert de chiffons principalement pour la culture des arbres fruitiers et des pommes de terre. En 1859, cet engrais coûtait à Bruxelles, 60 centins par cent livres et nous ajoutons qu'il n'était pas irréprochable.

Autant que possible, on doit bien diviser les chiffons de laine avant de s'en servir; plus ils sont menus, mieux ils valent. Cependant, il y aurait peut-être une exception à établir à l'endroit des pommes de terre cultivées dans les sols d'une certaine consistance, attendu que ceux qui ne sont pas ainsi divisés tiennent la terre soulevée et favorisent le développement des tubercules.

En Angleterre, on se sert, pour diviser les chiffons, de la machine à couper les navets; ailleurs on emploie une lame de faux que l'on fait jouer sur un billot. Ailleurs, encore, lorsque l'on a soin de répandre les chiffons sur les champs plusieurs semaines et plusieurs mois avant de les enterrer, on fait passer sur ces champs des ouvriers qui déchirent avec la main ces chiffons, et d'autant plus facilement qu'alors ils commencent à se décomposer. La laine

déchirée nous paraît préférable à la laine coupée, en ce sens que la première présente moins d'obstacles à une répartition uniforme et agit plus vite que la seconde.

## REVUE DE LA SEMAINE

Le câble transatlantique se donne beaucoup de peines, de ce temps-ci, pour faire croire aux peuples de l'Amérique que don Alphonse, prince des Asturies, successeur de Serrano dans la direction de la gente révolutionnaire de l'Espagne, depuis le 31 décembre dernier, a changé en un clin d'œil la face des affaires, et que tout lui réussit contre le roi Charles VII. Si ces télégrammes étaient vrais, le roi légitime n'aurait plus qu'à aller se jeter aux genoux de l'usurpateur et lui demander grâce. Mais non; toutes ces nouvelles ne sont qu'un amas de mensonges. Ce n'est pas en de si courts instants que se refait toute une administration financière et militaire.

En effet, pourquoi la Révolution a-t-elle permis à un fantôme de roi d'essayer de s'implanter sur le trône de Ferdinand et d'Isabelle, si ce n'est parce qu'elle se sentait incapable de tenir tête à l'armée carliste qui dirigeait sur Madrid sa marche triomphante. L'intervention de Bismarck n'y pouvait plus rien. Les trésors de la clique étaient vides, l'insubordination de l'armée était constante, et nul part on ne recevait un appui cordial, de réelles sympathies.

Que faire?—Passer aux mains du loyal et chevaleresque Charles VII, dont les dispositions vis-à-vis la Révolution ne sont rien moins que rassurantes?

Non; on a mieux aimé agir autrement. On a tenté de prendre, dans la famille du jeune roi, un prince infidèle au devoir et à l'honneur, un prince assez libéral pour composer avec la Révolution, pour maintenir et poursuivre l'intrigue et la violence dirigés contre le principe de la légitimité et du droit, un prince hypocrite qui ne déploie un drapeau, soi-disant honnête, que pour couvrir les inepties, les débâches et les malversations des révolutionnaires.

Quelques voix serviles ont crié bien haut que ce compromis criminel réussirait. Mais il n'en est rien. Les radicaux n'aiment pas plus don Alphonse fils de dona Isabel, en 1875, qu'ils ne chérissaient sa mère en 1868. Ces hommes sont aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, sans honneur, sans principes, cupides et lâches. L'armée tient, parce qu'il y a de nouveaux subsides à gagner: subsides dont elle verra bientôt le bout. Mais son dévouement n'a pas augmenté d'une once.

L'arrivée de don Alphonse dans le camp de la révolte n'effraie pas Charles VII; seulement il plaint son cousin de se laisser séduire par des traîtres qui sont autant ses ennemis que les siens propres; qui se servent aujourd'hui de son nom et de son influence parce que réduits à leurs seules ressources, ils étaient tout-à-fait impuissants, et qui lui feront subir le sort d'Amédée, si jamais ils triomphent. Ce qui empêchera toujours le prince des Asturies d'être bien vu des radicaux, c'est le noble sang Bourbon qui coule dans ses veines.

A peine a-t-il appris la trahison de son cousin que de son quartier royal de Deva, Charles VII a lancé la proclamation suivante:

"Espagnols,

"La Révolution, qui vit de mensonges, chercho, en proclamant Roi d'Espagne un membre de ma famille, à se réconcilier avec la Monarchie et la Légitimité. Je suis la Légitimité. Je suis le représentant de la Monarchie en Espagne, et parce que je le suis, j'ai repoussé avec un souve-